

***TRANSLATIO. LE MARCHÉ DE LA TRADUCTION EN FRANCE
À L'HEURE DE LA MONDIALISATION,
GISÈLE SAPIRO (DIR.),
Paris, CNRS Éditions, 2008, 427 p.***

Alina PELEA

Universitatea « Babeş-Bolyai », Cluj-Napoca, Roumanie
alina_pelea@yahoo.com

Discipline « à double tranchant » par définition, la sociologie de la traduction implique nécessairement les acquis et les outils de deux domaines qui, à l'origine, auraient pu sembler voués à des destins essentiellement différents. Or, les deux se croisent et s'enrichissent l'un l'autre. La sociologie offre aux traductologues de nouveaux moyens de comprendre l'ancrage des textes dans la réalité et la traductologie met à la disposition des sociologues un champ d'application bien défini qui permet de saisir les nuances les plus fines de l'impact des rapports sociaux sur les façons de traduire.

Les éclairages réciproques de cet échange sont source d'enrichissement, car facilitant explications et nuancements et évitant les dérapages qui s'ensuivraient à une approche monodisciplinaire. C'est, à notre avis, la conclusion qui se dégage de la lecture de cet ouvrage qui prend comme point de départ un cas particulier (le marché français de la traduction à l'époque contemporaine) pour finalement rendre compte aussi de l'état actuel en sociologie de la traduction et des perspectives que cette dernière ouvre.

Réunis par la sociologue Gisèle Sapiro – chercheur au CNRS et auteur de plusieurs autres études importantes de sociologie de la traduction – les articles de ce volume se répartissent en trois sections. Le parcours ainsi jalonné commence avec un aperçu du marché français de la traduction aussi que des outils et des méthodes d'étude (« Flux de traduction et hiérarchie des échanges culturels »), s'arrête sur des cultures source et des aspects éditoriaux ou littéraires particuliers (« Littératures étrangères ») pour enfin envisager la traduction dans la perspective de la place du français dans le cadre des relations culturelles bilatérales (« La traduction comme vecteur des échanges culturels »).

Le premier chapitre (Johan Heibron et Gisèle Sapiro, « La traduction comme vecteur des échanges culturels ») définit le cadre

théorique général de l'ouvrage. Y sont présentés les défis de la sociologie de la traduction, les principales approches en la matière (avec un accent sur le programme de Pierre Bourdieu), l'influence du capital symbolique et de la hiérarchie des langues sur les échanges internationaux, les principaux agents et les logiques de réception, des aspects qui seront repris et approfondis à travers les cas particuliers étudiés ultérieurement.

Anaïs Bokobza et Gisèle Sapiro (« L'analyse des flux de traductions et la construction des bases de données ») présentent les sources d'information à la disposition du chercheur (notamment L'Index Translationum de l'UNESCO, la Bibliographie Nationale Française, la base bibliographique Electre et les données du Syndicat national des éditeurs). Les auteurs mettent en relief les avantages et les limites de ces sources et donnent l'exemple d'une lecture croisée des données permettant de dégager les tendances générales du marché, quantitatives comme qualitatives.

La « Situation du français sur le marché mondial de la traduction » est ensuite décrite par Gisèle Sapiro, surtout du point de vue de l'intensification des échanges globaux et de la domination nette de l'anglais en tant que langue source au niveau mondial, sans négliger de donner un aperçu des traductions en français et de situer ce dernier – langue source et cible – en rapport avec d'autres langues que l'anglais.

Gisèle Sapiro et Ioana Popa (« Traduire les sciences humaines et sociales : logiques éditoriales et enjeux scientifiques ») closent la première partie de l'ouvrage avec un nuancement qui met en garde contre toute approche trop générale. L'autonomie relative qu'elles constatent pour les traductions du domaine des sciences humaines et sociales est, en effet, la preuve qu'il y a tout intérêt à aller au-delà des tendances générales pour dénicher des logiques plus spécifiques, régies par des contraintes et des libertés qui ne se manifestent pas nécessairement dans d'autres domaines.

Les huit chapitres suivants traitent de la traduction littéraire vers le français.

Le premier (Gisèle Sapiro et Anaïs Bokobza, « L'essor des traductions littéraires en français ») donne un aperçu du marché français contemporain, s'arrêtant sur des paramètres comme les langues source, les genres et les agents, occasion supplémentaire de constater que l'objectivité et la fidélité du tableau général résident dans la rigueur des détails. Le cas particulier de la littérature pour la jeunesse ne se superpose pas aux grandes tendances du marché, tout comme, conformément à un autre exemple développé dans ce chapitre, le roman noir traduit connaît en France une évolution bien spécifique.

En complément de cet aperçu général, le chapitre 6 (Gisèle Sapiro, « Les collections de littérature étrangère ») décrit les politiques des éditeurs français à travers une étude des collections qu'ils proposent. L'état des lieux constaté est expliqué à l'aide de concepts comme « pôle de production restreinte » et « pôle de grande production » qui sont ici définis et mis en miroir. Les politiques d'auteurs et les relations étroites entre le monde de l'édition et la scène politique s'avèrent déterminants dans la sélection des textes à traduire. L'auteure conclut en systématisant les caractéristiques de l'espace de la littérature traduite en français d'après deux axes : particulier/universel, dépolitisé/politisé.

Dans un souci d'approfondir un aspect abordé dans le cinquième chapitre, Anaïs Bokobza (« Légitimation d'un genre : la traduction des polars ») porte son attention sur un genre qui, après avoir gagné sa légitimité symbolique, a commencé à faire figure à part dans le paysage éditorial et à bénéficier d'une diversification des langues sources.

Les autres chapitres de cette partie consacrée aux littératures étrangères se penchent sur trois horizons géographiques et culturels sources dans leurs rapports avec le public français. Il s'agit de trois cas de figure illustrant l'impact des relations politiques et même, parfois, d'un certain hasard (voir, à cet égard, le rôle du succès du *Nom de la rose* dans la popularisation de la langue italienne dans les années 80) sur les flux de la traduction : Anaïs Bokobza – « La vague de la littérature italienne », Sandra Poupaud – « Du réalisme magique à la récupération de la mémoire historique. La littérature traduite de l'espagnol », Ioana Popa – « D'une circulation politisée à une logique du marché. L'importation des littératures d'Europe de l'Est ».

Dernier volet de ce tableau synoptique : la place du français dans des échanges culturels bilatéraux qui restent asymétriques malgré les pas faits en direction d'un certain équilibre dans les années 80.

Johan Heilbron (« L'évolution des échanges culturels entre la France et les Pays-Bas face à l'hégémonie de l'anglais ») constate que, grâce notamment à la réaction française à cette hégémonie, la part croissante de l'anglais comme langue source partout dans le monde a eu comme effet paradoxal en quelque sorte d'augmenter le nombre de traductions du néerlandais en français. Un processus qui n'a pourtant pas de pendant dans l'autre sens de la traduction.

Dans une perspective polysystémique, Yves Gambier (« Entre littérature populaire et belles-lettres : asymétrie des rapports franco-finlandais (1951-2000) ») met en évidence les divergences entre la traduction du finlandais en français et celle du français en finlandais. Parmi les causes de l'asymétrie constatée par l'auteur : la différence d'ancienneté entre les systèmes littéraires de départ, les différences

structurelles au niveau du secteur éditorial, aussi bien que les politiques traductionnelles, la place du livre et de la lecture et le rôle de l'apprentissage des langues étrangères dans les deux cultures.

Dans son article portant sur « Les flux de traduction entre le français et l'arabe depuis les années 1980 : un reflet des relations culturelles », Richard Jacquemond montre que les données quantitatives, dont la portée est limitée par définition, s'avèrent dans ce cas particulier des indicateurs plutôt fidèles de l'état des rapports entre les deux parties de l'échange étudié ici. Dans les conditions où il y a une multitude de cultures arabes et où les rapports entre certaines anciennes colonies et la France ont un caractère spécial, les difficultés que pose cette étude sont telles que l'auteur est même amené à se demander si la traduction du français vers l'arabe n'est parfois « un retour à l'original ».

La dernière étude du volume (Gisèle Sapiro, « De la construction identitaire à la dénationalisation : les échanges intellectuels entre la France et Israël ») est centrée sur des échanges qui, à leurs débuts, étaient profondément asymétriques de par le statut politiques des pays et des langues en présence. L'auteure suit de près l'évolution de ces rapports jusqu'à l'équilibre relatif des années 90 et ensuite jusqu'à l'apparition d'une nouvelle asymétrie, différente de la précédente tant par ses causes que par ses significations. D'après Gisèle Sapiro, c'est une évolution qui rend compte de facteurs aussi divers que l'histoire de l'État d'Israël, la professionnalisation du métier de traducteur et le phénomène de la globalisation.

Aboutissements de recherches ciblées, les articles si brièvement présentés ci-dessus se constituent en autant de points de départ, modèles et sources d'informations pour des études ultérieures. De par l'attention de plus en plus grande dont bénéficie la sociologie de la traduction dans la recherche actuelle et de par la centralité de la France dans le polysystème culturel mondial, le thème traité dans ce recueil présente un intérêt majeur pour les sociologues comme pour les traductologues et les éditeurs. La précision et la rigueur des travaux, les tableaux statistiques, les graphiques et la bibliographie très riche font de ce volume un outil indispensable pour tout chercheur intéressé à envisager la traduction dans une perspective socio-historique.